

Chapitre premier

L'Île du sexe, ses mœurs, ses habitants –

Comment s'y rendre – Comment Ursula, secrétaire du consulat, me fit passer un test –

Comment l'hôtesse de l'air, Sérafina, sut se montrer accueillante

Ne croyez pas qu'on obtienne si facilement un visa pour l'île de l'Île du sexe. Bien qu'elle soit située en Méditerranée, entre Chypre et Rhodes, beaucoup ignorent jusqu'à son existence. Ses habitants, qui ont conservé des mœurs ancestrales assez particulières, préfèrent avoir le moins de rapports possible avec les autres communautés du bassin méditerranéen. Leur science des courants maritimes leur a permis, pendant des siècles, d'éloigner de leurs côtes les navires dont ils redoutaient l'approche. Ils ne délivrent qu'avec parcimonie des visas d'entrée, les avions étrangers ne sont pas autorisés à se poser sur l'aérodrome de l'île et une seule ligne, celle d'Orly, les rattache au continent.

J'avais décidé de me rendre à l'Île du sexe, attiré par la liberté de ses mœurs et l'accueil chaleureux que réservaient ses habitants aux rares étrangers admis à visiter l'île. Je me présentai au consulat où l'on me remit divers imprimés à remplir et où je dus répondre à autant de questions que si j'avais voulu gagner les USA. On ne me demanda pas si j'avais l'intention de tuer la reine, car l'Île du sexe élit tous les ans une reine choisie parmi les jeunes filles qui viennent d'avoir vingt ans et qui sont vierges. Vous vous étonnerez peut-être que ce pays réputé pour la liberté de ses mœurs tienne à avoir une reine vierge, mais c'est justement parce qu'à elle seule elle incarne une vertu dont les autres se soucient peu. On ne me demanda pas davantage si j'avais l'intention de la violer, car elle doit garder intacte sa vertu pendant toute la durée de son règne. C'est ainsi que le pays qui pratique un érotisme sans contrainte a pour symbole une fille qui en est préservée.

Ceux dont on se méfie, à l'Île du sexe, ce sont les puritains, les membres de ces ligues vertueuses qui veulent interdire les films prétendus érotiques et les publications libertines, qui sous prétexte de sauvegarder la vertu des familles et de leur progéniture transforment en scandale une authentique liberté des mœurs.

Les employées du consulat sont toutes jolies et aguichantes, mais elles gardent une tenue extrêmement correcte malgré leurs décolletés, leurs shorts et leurs minijupes qui permettent d'entrevoir l'arrondi de leurs seins, le galbe de leurs cuisses. Elles ont de délicieux sourires et vous voilà tenté de les convier à venir admirer votre collection de bagues de cigares ou de poupées folkloriques.

George Moore invitait volontiers les dames de la gentry anglaise à venir apprécier sa collection de bidets. Moi, ma spécialité, ce sont les soutiens-gorge. J'ai une admirable collection de soutiens-gorge de tous les pays et de toutes les époques depuis le Second Empire et le président Fallières jusqu'aux derniers modèles à la mode. Si je n'en ai pas datant des Grecs ou des Romains, j'ai du moins des reproductions de peintures et de mosaïques qui nous prouvent que le soutien-gorge était déjà à l'honneur du temps d'Auguste et de Périclès. Et comme une des secrétaires du consulat, celle qui s'était chargée de moi, me plaisait particulièrement, je lui dis négligemment en regardant sa poitrine :

« Je parie que vous ne portez pas de soutien-gorge.

– À quoi voyez-vous ça? répondit-elle amusée.

– Au désir que je ressens de caresser une forme que je devine parfaite. Je vous dirai que je suis un spécialiste. J'ai une collection de mille quatre cent trente-sept soutiens-gorge et je parie qu'aucun ne vous irait. Vous ne voulez pas venir les essayer?

– Ce serait amusant, dit-elle. Je m'appelle Ursula. » Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain, à sa sortie du consulat.

Ursula est une grande fille aux cheveux de lin, c'est à dire d'un blond presque gris, aux yeux d'un bleu pervenche. Elle est admirablement bien faite, mince et cependant avec des formes galbées. Mais ce qu'elle a surtout de merveilleux, ce sont ses seins.

Dès le premier whisky, elle ne se fit pas prier pour me les faire admirer. Il ne fut pas question de les emprisonner dans un soutien-gorge. Au contraire, pour mieux les apprécier, j'incitai Ursula à se révéler à moi dans son entière nudité. Je ne tardai pas, car il est indécent qu'un homme reste habillé quand une femme est nue, à l'imiter et, quand ils sont en cette tenue sur un divan, il va de soi qu'ils éprouvent le besoin de se caresser. Et c'est ainsi que je goûtai pour la première fois aux joies de l'amour dans les bras d'une habitante de l'Île du sexe.

Elles ont la réputation d'être expertes aux choses de l'amour et Ursula soutint brillamment cette réputation. Mais il s'agissait surtout de mes propres aptitudes, car je savais qu'on refuse volontiers le visa d'entrée aux impuissants et aux maladroits. Ursula avait sans doute accepté mon invitation dans le but de me mettre à l'épreuve. Un test, en quelque sorte. J'eus le bonheur de satisfaire à toutes les exigences d'Ursula et je fus flatté, à la fin de cette sorte d'examen, de l'entendre me dire tout en continuant de me caresser :

«Tu es digne d'être des nôtres. Tu as des dons, de l'intuition et du doigté, et, je le sens, une nature vigoureuse et une ardeur infatigable, toutes qualités qui te permettront de briller à l'Île du sexe. Je suis sûre que nos mœurs te plairont. Aucune hypocrisie n'y est admise, on ne respecte aucun tabou. Le désir qu'on ressent, on l'exprime de la façon la plus directe, sans ambages, sans métaphores. «Mademoiselle, vous me plaisez. Voulez-vous faire l'amour avec moi ?»Voilà des phrases qu'on entend couramment quand on se promène dans les rues, quand on fréquente les lieux publics. Une jolie fille en minijupe ne s'offusquera pas si sa croupe t'inspire un désir tel que tu glisses sans préambule ta main sous sa minijupe. Elle en sera flattée. Si tu ne lui plais pas, elle se contentera de sourire en retirant d'elle-même ta main. Au contraire, si ton désir a fait naître le sien, il est possible qu'elle s'assure d'un geste discret de la fermeté de ton Zanzibar et qu'elle accepte de te suivre là où tu as envie de la conduire.

–Mon Zanzibar ?

–C'est un des vingt mots qui servent à désigner ce membre auquel nous devons tant de plaisir et qu'on appelle aussi mentule ou verge, etc. Il paraîtrait que dans des temps très anciens est venu à l'Île du sexe un nègre natif d'un pays appelé Zanzibar, il devint célèbre pour sa mentule particulièrement impressionnante. Tu verras, au musée, un tableau qui représente ce nègre avec son attribut en érection. Depuis, on a pris l'habitude d'appeler Zanzibar les appendices qu'on apprécie particulièrement.

–Et tu apprécies mon... Zanzibar ?»

Quand le Zanzibar en question lui eut donné de nouvelles preuves de ses capacités, je repris la conversation sur les mœurs de l'Île du sexe.

«Voilà ce dont j'ai toujours rêvé, m'écriai-je avec enthousiasme, de pouvoir manifester en public et sans honte mon désir en voyant une jolie fille, d'ajouter au plaisir de la vue celui du toucher sans qu'on crie au scandale.

–Eh bien, à l'Île du sexe, reprit Ursula, ton souhait sera satisfait au-delà de toute espérance. Il ne s'agit pas, crois-moi, de dévergondage. Nos mœurs sont pures, bien plus que les vôtres. Faire l'amour est un besoin naturel, essentiel, tout comme boire et manger : pourquoi cacher notre désir ? Quand nous sommes à l'étranger, nous devons nous surveiller du fait de l'hypocrisie de vos mœurs. N'ai-je pas compris, au consulat, dès ton premier regard que tu avais envie de caresser mes seins ? Quel mal y a-t-il à cela ? Mes seins aiment être caressés, embrassés. Chez nous, tu aurais écarté ma blouse, tu en aurais sucé les pointes, avec ma permission, et personne n'aurait été offusqué. »

Ils étaient là, attentifs, semblait-il, à notre conversation et je ne pus faire moins que de prendre dans ma bouche, l'un après l'autre, ces petits boutons roses surgissant d'une corolle brune. Cela ne manqua pas de ranimer mon désir et, du même coup, celui d'Ursula dont les mains complaisantes se mirent en quête de Zanzibar qui se fit un point d'honneur de ne pas les décevoir et de prouver une nouvelle fois à la jeune habitante de l'Île du sexe qu'il méritait sa confiance.

J'avais préparé un petit en-cas auquel nous fîmes honneur et après nous être assurés une dernière fois

du goût que nous avons l'un pour l'autre, Ursula me quitta en m'assurant que je pouvais venir dès le lendemain au consulat chercher mon visa.

Je ne manquai pas de m'y rendre et grâce à sa recommandation il me fut remis sur-le-champ. Elle me souhaita un bon voyage en me demandant de lui écrire mes impressions et de ne pas manquer de l'avertir de mon retour.

«J'aimerais m'assurer *de visu*, me dit-elle avec un tendre sourire, de vos progrès dans certains domaines.

—Car vous croyez que j'ai encore des progrès à accomplir? demandai-je, piqué au vif.

—On peut toujours améliorer sa technique et se surpasser, ajouta-t-elle d'un ton malicieux, en battant ses propres records.»

Je me rendis à Air l'Île du sexe retenir une place dans l'avion qui partait deux jours plus tard.

Si les hôtesses d'Air France, de la T. W.A. et des autres compagnies sont choisies pour leur figure agréable, celles d'Air l'Île du sexe sont de véritables prix de beauté que leur uniforme met en valeur d'une façon provocante. Le décolleté qui laisse en partie à l'air leur poitrine et la jupette qui leur ballonne autour des hanches en découvrant leurs cuisses vous mettent le visage en feu dès que vous arrivez en haut de la passerelle où elles vous attendent.

Ursula m'avait prévenu :

« Elles sont là pour satisfaire ton désir. Tu ne les choqueras pas si ton premier geste est de leur caresser les fesses. Au contraire, elles seront flattées si dès ton arrivée à bord tu ne fais pas mystère de l'attrait que tu ressens pour elles. »

Ursula avait consenti, la veille de mon départ, à venir revoir ma collection de soutiens-gorge qu'elle n'avait pas eu le temps de bien admirer, car j'avais à cœur de lui prouver que je n'étais pas aussi novice qu'elle semblait l'imaginer.

Elle voulut bien admettre qu'elle avait sous-estimé mes talents et après la troisième reprise elle déclara :

« Ménage tes forces pour le voyage. Sérafina sera ton hôtesse. Je connais ses goûts et je suis sûre qu'elle t'accordera la préférence sur les autres passagers. Elle a une façon à elle de serrer les cuisses... »

—Tu l'as expérimentée ?

—Des passagers m'ont fait des confidences. »

Lorsque je gravis les marches de la passerelle et que je vis se détacher sur la plate-forme la silhouette de Sérafina, je fus ébloui. Cette grande fille brune à la peau cuivrée avait des seins provocants, ronds et fermes qui semblaient prêts à bondir du décolleté tandis que la jupette laissait à découvert de longues cuisses fermes et nerveuses. Suivant les conseils d'Ursula, je m'enhardis, alors qu'elle me souhaitait la bienvenue, à glisser une de mes mains sous sa jupette, poussant un doigt téméraire que je portai ensuite à mes narines ostensiblement. Je pris un air extasié pour respirer un parfum âcre et subtil dans lequel je crus reconnaître ses exsudations naturelles mêlées à une eau de toilette particulièrement grisante.

Je sais bien ce que ce geste pouvait avoir de vulgaire et, même, de révoltant, mais elle ne sembla pas en être choquée le moins du monde. Au contraire, elle parut troublée et me fixant de ses grands yeux noirs, elle murmura, en portant ma main à ses lèvres :

«Allez vous asseoir tout au fond près du siège sur lequel il y a un paquet. »

Les sièges d'Air Île du sexe sont plus confortables que ceux des autres compagnies et, entre chaque rangée, l'espace, plus grand, permet de les incliner jusqu'à en faire de véritables couchettes. Comme l'hôtesse me l'avait indiqué, j'allai m'asseoir tout au fond. Nous n'étions qu'une quinzaine de passagers. La plupart étaient des habitants de l'Île regagnant leur pays. Une Américaine et moi étions les seuls étrangers.

Aux regards qu'elle lui jetait, je constatai que l'Américaine avait porté son dévolu sur le steward qui, lui aussi, l'avait dirigée sur les sièges arrière. C'était une rousse aux yeux verts, mince et nerveuse, aux allures de vamp. Une nymphomane, une dévoreuse d'hommes, qui se rendait à l'Île du sexe pour assouvir ses appétits, me semble-t-il.

Je remarquai que les Sexopolitains, quand ils étaient célibataires, ne s'asseyaient qu'après avoir supputé le degré d'affinité qui pourrait les unir à leurs futures voisines, tandis que les couples procédaient à un choix analogue, se consultant du coin de l'œil après avoir envisagé toutes les combinaisons possibles avec le restant des passagers. Comme il n'y avait pas de siège disponible à côté

du mien je restai en dehors de cette compétition.

Quand l'avion commença à rouler et que, selon l'usage, l'hôtesse vint nous offrir à chacun un bonbon, au lieu d'en prendre un sur le plateau qu'elle me tendait, j'avancai mes lèvres vers la pointe du sein qui se balançait à portée de ma bouche. Cela ne sembla pas lui déplaire.

«Vous êtes bien impatient, monsieur, me dit-elle avec un sourire indulgent. Vous feriez mieux d'attacher votre ceinture. »

Et posant son plateau sur un siège qui était libre, elle prit les éléments de la ceinture pour les réunir elle-même et afin de mieux s'assurer qu'ils étaient bien en place, laissa glisser sa main un peu plus bas, pression à laquelle Zanzibar n'allait pas rester insensible.

Depuis qu'Ursula m'a raconté l'histoire de Zanzibar, j'ai pris l'habitude de désigner sous ce nom le charmant compagnon qui exprime le désir que j'ai d'elles quand je suis en présence de jolies filles. Du moins, à l'Île du sexe où je puis, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, lui laisser la bride sur le cou. Il me semble qu'il jouit d'une véritable autonomie en certaines circonstances, ce qui me permet de me désolidariser d'un comportement que je n'approuve pas toujours.

«Vous savez, me dit Sérafina, que jouir au moment où l'avion décolle est proprement divin? Je n'y manque jamais. Je suis sûre que vous serez de mon avis. »

Et sans attendre que je le lui donne, sûre de celui de Zanzibar qui avait dû s'exprimer sans ambages par une réaction toute spontanée, elle le délivra de sa prison et le caressa doucement tandis que l'avion s'avavançait sur la piste de décollage, le flattant, le soupesant comme un jockey qui encourage le cheval qu'il va monter, avant la course. Puis, lorsqu'elle comprit que l'avion était près à décoller, elle s'assit sur mes genoux en danseuse, comme les jockeys ou les coureurs cyclistes, en s'assurant que Zanzibar était bien placé pour prendre le départ ; aussi, quand l'avion s'élança, les mains agrippées au dossier du siège qu'elle avait devant elle, elle se laissa empaler doucement puis se souleva et retomba selon une cadence qui suivait les pulsations de l'avion tandis que je la tenais enlacée en lui mordant doucement la nuque. Mes mains se rejoignaient sur son ventre et je sentais dans leurs paumes comme l'aiguille d'une boussole affolée les oscillations de son clitoris. Quand l'avion quitta le sol et bondit, Zanzibar sembla s'élaner lui aussi en jetant feu et flammes ce qui arracha à Sérafina un cri de plaisir. L'avion avait déjà pris de la hauteur et il me sembla que je planais moi-même avec Sérafina à mille mètres au-dessus du sol. Nous restâmes un long moment sans bouger, le souffle coupé, comme si nous planions au-dessus des nuages, libérés de toute attache terrestre.

Sérafina finit par s'arracher à cette extase et, se retournant, m'embrassa longuement sur la bouche. D'habitude, le baiser précède des attouchements plus intimes, cette fois, c'était le contraire et le baiser de Sérafina me sembla le plus merveilleux du monde. Elle avait une façon à elle d'embrasser qui était bien d'une fille de l'air, on se sentait aspiré, emporté dans un maelström. Puis, comme j'esquissais le geste de la caresser sous sa jupette, elle murmura :

«Je reviendrai tout à l'heure. Je dois m'occuper d'abord de mes passagers. Ce n'était qu'un prélude. La symphonie, c'est pour plus tard. »

Sérafina rejoignit le steward dans la cuisine afin de préparer le repas qu'ils allaient nous servir.

Si les passagers avaient été à peu près sages durant le décollage, se contentant de s'embrasser ou de se caresser, ils commençaient à s'émanciper. Deux rangées devant moi, une femme avait sorti de sa blouse de gros nichons que ses voisins se partageaient, chacun le sien, tandis qu'elle, comme si elle était absente ou dans un état second, avait chacune de ses mains crispée sur un sexe qu'elle agitait en cadence. Elle ne regardait pas les hommes qui lui pétrissaient les seins, ni les verges qu'elle tenait pourtant avec fermeté, mais droit devant elle, comme si elle était chargée de piloter l'avion.

Il est bien connu que l'avion, comme le train, provoque des réactions érotiques. Nous sommes, d'habitude, suffisamment éduqués, pour les contrôler mais comment ne pas nous y abandonner quand nous savons qu'elles sont, non seulement tolérées, mais encouragées ? Aussi, ce n'était plus que poitrines dénudées et cuisses à l'air chez les femmes, toutes prêtes à se plier aux fantaisies de leurs partenaires. L'Américaine, qui n'avait obtenu que de menues attentions du steward, passait en revue d'un regard compétent tous les passagers afin de découvrir celui qui pourrait le mieux lui convenir. Voyant qu'ils étaient tous occupés, elle se leva et s'avança vers moi.